

AVANT-PROPOS

Il s'agira ici de saisir les enjeux de la pratique « ethnopsy », c'est-à-dire ethno-psychiatrique et ethno-psychanalytique. Pour ce faire, on définit tout d'abord ses prémisses ; puis on repose la question de l'émergence de la technoscience et de son lien avec les religions et une certaine politique – toutes deux centrales pour l'ethnopsy – ; enfin, on propose une triple clef de lecture de l'effraction psychique, qui est instrumentale en clinique ethnopsychiatrique : l'oblitération de la « puissance vaginale » selon Georges Devereux (1908-1985) ; la modulation de la « sécurité ontologique » de Ronald D. Laing (1927-1989) et le devenir de la « syntonie » chez Eugène Minkowski (1885-1972). En conclusion, on reprend la question de l'empirisme radical en psychothérapie, de l'écoute dans le monde de la santé, et de l'hystérie de la philosophie.

Comment le problème sera-t-il construit afin de permettre sa résolution créatrice ? L'avertissement de Bergson ne peut être oublié :

ETHNOPSYCHIATRIE ET SYNTONIE

J'appelle *amateur*, en philosophie, celui qui accepte tels quels les termes d'un problème usuel, le croit définitivement posé, et se borne à choisir d'apparentes solutions de ce problème, qui nécessairement préexistent à son choix [...]. Mais philosopher pour de bon consisterait ici à créer la position du problème et à créer la solution. [...] J'appelle donc *amateur* celui qui choisit entre des solutions toutes faites [...] et j'appelle *philosophe* celui qui crée la solution, alors nécessairement unique, du problème qu'il a posé à nouveau, par cela même qu'il faisait effort pour le résoudre¹.

La visée sera philosophique, c'est-à-dire que l'argument tentera d'être créatif et efficace sans pour autant quitter les exigences de la quotidienneté. De ce point de vue, notre discussion ne procédera somme toute que d'une légère sophistication du sens commun².

On pourrait bien sûr commencer par questionner la nature de la philosophie elle-même, que certains considèrent comme la science fondatrice de la civilisation occidentale en ce qu'elle n'est ni juive, ni chrétienne, ni romaine, tandis que d'autres n'y voient que la science imaginaire des solutions inutiles ou la science inutile des solutions imaginaires, c'est selon. Cela ne sera pas nécessaire, mais on notera quand même que la seconde définition, en faisant la part belle à l'inutile (apparent) et à l'imaginaire (bien réel) – qui constituent des traits fondamentalement humains – rend peut-être mieux compte des enjeux de la philosophie que la première qui l'ancre, elle, dans le territoire technique et technoscientifique, impérial et funeste s'il en est.

AVANT-PROPOS

Adopter une perspective philosophique implique, d'une part, la mise en œuvre systématique de généralisations parfois hardies afin de permettre une prise sur la réalité ; et, d'autre part, la critique de ce double mouvement abstraitif qui est généralisateur avant d'être systématisateur. En somme, si le philosophe escompte toujours obtenir un outil possédant une certaine applicabilité, il ne prétend jamais proposer une théorie finale, parfaitement adéquate. Telle est du moins la perspective radical-empiriciste à laquelle William James (1842-1910) a donné force et vigueur et que nous reprenons ici.

Elle exploite, entre autres, les enseignements cliniques (anthropologiques donc) de l'éthologie. Remarquons à ce propos qu'il n'est pas sage d'adopter la rhétorique de certaines communautés psychothérapeuthiques (au sens large) qui cherchent à se poser tantôt en sauveurs de l'humanité de l'Homme, tantôt en guerriers non dogmatiques. Le chapitre 7 nous renseignera sur l'imposture psychanalytique. L'éthologie est également totalement étrangère au paradigme comportementaliste : comprendre l'*éthos* animal et, à partir de là, saisir les principes de l'hygiène de vie naturelle qui devrait être la nôtre, n'a pas grand-chose à voir avec la manipulation cynique des comportements culturels prônée par Watson, ses complices, *et* ses contradicteurs psychanalytiques.

ETHNOPSYCHIATRIE ET SYNTONIE

On concède volontiers que le propre de l'être humain est de pouvoir renoncer à la violence et de gérer les conflits par la parole et le symbole (*sym-balein* signifie « rassembler », « joindre »). Mais il est tout aussi évident que celui-ci exerce souvent une violence qui est inconnue dans le monde animal. Afin de comprendre cette double tension et d'éclairer les transgressions et les régressions, il est bon de distinguer avec l'éthologue Konrad Lorenz (1903-1989) prédation, agressivité et violence.

La vie du règne animal est structurée par deux comportements complémentaires. D'une part, la prédation, qui est une compétition extraspécifique (entre individus d'espèces différentes) pour les ressources strictement vitales. Elle constitue bien sûr la modalité la plus immédiate de l'instinct de survie. D'autre part, l'agression, qui est une compétition intraspécifique (entre individus de la même espèce) pour les ressources essentiellement sexuelles mais aussi symboliques. Derrière l'instinct sexuel se dessine la complexité du désir mimétique ou triangulaire : mon désir est désir de ton désir³.

Prenons l'exemple du loup. En tant que prédateur, il s'attaque (en meute) surtout aux ongulés sauvages. Il est toutefois opportuniste et peut s'en prendre (en solitaire) à des rongeurs, voire se satisfaire provisoirement de poissons, d'insectes ou même de champignons. En tant qu'animal grégaire, il lutte individuellement pour sa place dans l'*ordre*

AVANT-PROPOS

hiérarchique du clan⁴, c'est-à-dire principalement l'accès aux femelles. Enfin, la meute défend collectivement son territoire contre tout intrus. En somme, la prédation doit être clairement distinguée de l'agression : la première met en jeu la survie de la meute ; la seconde compose la vie d'un individu au sein de cette meute. De plus, la prédation peut être accompagnée, en phase terminale, de signes de *joie* alors que l'agression rend toujours manifeste des signes de *colère*.

Comment cette distinction peut-elle être répercutée chez l'humain ?

D'une part, la prédation que l'humain exerce sur toutes les formes de vie est en général poliment ignorée. Elle l'est nécessairement dans un contexte capitaliste qui sanctifie le biocide, c'est-à-dire, *volens nolens*, la guerre totale, au sens clausewitzien⁵, contre toute forme de vie passée, présente ou future. L'instinct de conservation, axiologiquement neutre, est remplacé ici par la rapacité brutale. Il est toujours utile de rappeler ses cinq corrélats néolithiques : le patriarcat, le monothéisme, la métallurgie, la sédentarisation et la propriété privée.

D'autre part, le but premier de la socialisation des individus – à commencer par les enfants en bas âge – est de canaliser leur agressivité à l'aide de règles de savoir-vivre, de rituels de partage (dons et contre-dons claniques, religieux, etc.), ou de pratiques sportives. Dans la vie de tous les jours, on

constate souvent ces gestes de déplacement⁶ qui permettent de distraire un embarras ou une impulsion antisociale. Se positionner (plus) avantageusement dans l'ordre des préséances constitue la motivation première de bien des acteurs sociaux, mais ce souci de la mobilité ascendante passe très rarement par des conflits violents : en général, on se contente d'une course à l'acquisition des symboles de statut social (course qui se résume à l'heure actuelle à la consommation mimétique et ostentatoire⁷).

Une troisième dimension fait toutefois irruption dans l'univers humain : la violence. Alors que la prédation est une condition de survie produisant ses effets sur une autre espèce, tandis que l'agression est une condition de vie intraspécifique, la violence reporte le comportement prédateur au sein de l'espèce. Un individu cherche la destruction – physique ou psychique –, d'un de ses pairs. La violence humaine apparaît donc comme un hybride entre la violence prédatrice animale et la communication agressive humaine⁸.

Le concept de syntonie, qui nous vient des sources de la nosologie de Bleuler et de leur réappropriation par Minkowski, permet une relecture des conditions d'expression de la violence et, partant, des stratégies de survie mentale qui impliquent toujours une forme de dissociation ou de clivage. Il permet également de penser les différences culturelles qui nourrissent l'expertise ethnopsy.

AVANT-PROPOS

Il permet enfin de définir la psychose sans devoir mettre en œuvre le lourd appareil nosologique manipulé en clinique : selon Minkowski, les notions de schizoïdie et de syntonie sont fondamentales et contradictoires. Du reste, Minkowski le souligne lui-même, ceci « ne diminue évidemment en rien le rôle des symptômes⁹ ».

Refermons cette parenthèse éthologique pour en venir aux prémisses de notre discussion.